

du goût de l'éleveur, mais qu'il est déterminé par les circonstances dans lesquelles il se trouve placé : nature du sol, abondance et richesse des fourrages.

Je crois encore devoir prévenir les éleveurs contre la disposition assez générale à vouloir élever de grands et lourds chevaux. Il est vrai que ces chevaux sont demandés et bien payés pour le roulage ; mais la bête dont l'éleveur obtient le plus haut prix n'est pas celle qui lui donne le plus grand profit net. Les chevaux consomment en proportion de leur volume, et ces grands et lourds chevaux mangent énormément. Ensuite, ces gros chevaux qui conviennent au roulage conviennent-ils aux travaux de l'agriculture ? Je crois que, généralement, ils conviennent moins que des chevaux de moindre taille qui ont plus de nerf et plus d'action.

Les voituriers qui ne quittent pas les grandes routes, demandent dans leurs chevaux de la masse et non de la vitesse ; ils savent que c'est à une allure lente qu'ils transportent les plus lourdes charges : il n'en est pas de même pour les travaux de culture. Il y a bien des circonstances, pour rentrer les récoltes par exemple, quand le tonnerre gronde, où on serait bien fâché de n'avoir pas des attelages en état de trotter ; le travail de la herse demande de l'agilité ; il y a des pays très-bien cultivés où, dans les champs en pente, les chevaux hersent en montant au pas et en descendant au trot. Un lourd cheval se fatigue à la herse par son poids même.

Dombasle a émis une opinion que je ne veux pas partager : c'est que la force musculaire des chevaux est en rapport avec leur masse. Nous voyons tous les jours le contraire chez les hommes, ce ne sont certainement pas les hommes les plus grands, les plus gros qui ont le plus de force. Habitant un pays où il existe un haras depuis environ quatre-vingts ans, et où l'on trouve un très-grand nombre de chevaux ayant du sang, je vois souvent avec admiration la force qu'ils développent.

Ainsi de petits chevaux qui ont à peine la taille exigée pour la cavalerie légère, tirent, attelés à un chariot à quatre roues, une charge de 1,000 kil. de bouille, et ils travaillent tous les jours, mangeant rarement de l'avoine, nourris de pailles de terre, de son, de foin médiocre ou mauvais et d'herbe pendant l'été. Aussi je partage l'opinion émise par des Anglais et des Allemands, qu'un peu de sang est une excellente chose pour le cheval d'agriculture, et je crois qu'il y a du sang arabe dans le vrai percheron. Je dis le vrai percheron, car, malheureusement, cette race est aussi bien mélangée, et depuis que son mérite est reconnu et qu'elle est demandée, tous les chevaux gris que fournissent le Perche, la Normandie, la Bretagne, sont des percherons. Mais si un peu de sang est une très-bonne chose, il ne faut pas oublier que le premier mérite du cheval de travail est de bien travailler, et que le cheval qui a beaucoup de sang a rarement la patience, la constance, la persévérance, dans les efforts qui distinguent le cheval commun.

Le cultivateur étant fixé sur le genre de chevaux qu'il veut élever, ne doit rien négliger pour se procurer de bonnes juments ; elles doivent, être avant tout, parfaitement nettes de toutes tares héréditaires.

Les défauts qui se transmettent le plus facilement sont ceux des yeux, des os et des pieds ; ainsi une jument ou un étalon ayant de mauvais yeux, ou affectés de jardons, d'éparvins, à pieds encastelés, à pieds plats, ne doivent jamais être employés à la reproduction. On doit de même exclure les chevaux pousseifs, cornards, affectés de tumeurs synoviales (mollettes, vessigons, etc.), ceux qui sont névralgiques, tous ceux enfin qui ont des défauts de conformation qu'ils transmettent à leurs descendants. S'il le peut, un éleveur ne doit pas hésiter à faire un sacrifice pécuniaire pour se procurer une bonne jument. Non-seulement cette jument produira un nombre plus ou moins grand de poulains dont la valeur sera proportionnée à celle de leur mère, mais ces poulains sont destinés à devenir, à leur